

## Tombeau sur la montagne

Jungkwon Cho

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Cho, J. (1998). Tombeau sur la montagne. *Liberté*, 40(6), 74–85.

---

JUNGKWON CHO\*

## TOMBEAU SUR LA MONTAGNE

1

Je regarde, en montant la montagne de l'hiver.  
Les choses les plus hautes brillent  
dans un lieu froid comme de la glace.  
Silence résolu d'une cascade gelée.  
Dans ce monde froid  
l'esprit le plus haut est vivant,  
et entre le ravin et la crevasse maculés de blanc  
il chante le gel d'un rocher et d'un autre.  
La neige de la nuit a fondu,  
seule la cime de la montagne, recouverte de glace,  
porte la lumière de l'aube.  
Mon âme rêvait du grand pavillon des cieux,  
je voulais le coin céleste où réside Dieu.  
L'esprit le plus haut aspire au lieu le plus froid.  
Ce qui coulait en bas préfère maintenant se taire  
plutôt que geler.  
Ce qui était mobile ne s'arrête pas maintenant,  
devient chant du silence, se tient à sa hauteur.

---

\* Poète coréen, né à Séoul en 1949. A publié cinq recueils de poèmes: *Sept sortes de cœur qui regardent la pluie* (1977), *Poèmes* (1982), *Chanson du cœur vide* (1985), *Couverture céleste* (1987) et *Tombeau sur la montagne* (1991) dont sont extraits les poèmes ici traduits en français par Daekyun Han, professeur de littérature française à l'université de Chongju, et Gilles Cyr, poète.

Mais une fois endormi, l'esprit  
ne sort pas de son profond sommeil,  
à moins qu'on ne le batte à coups de canne.  
Une forme, elle non plus,  
ne se modifie pas,  
à moins qu'on ne lui donne des coups de bâton.  
La chair n'est que haillons.  
Viennent les jours de l'errance dans le sommeil et le repos  
inutile.

Si, dans ce silence,  
mon âme  
ne fait pas une tempête d'applaudissements,  
sous aucune forme elle ne recommencera le rêve.  
Maintenant c'est la glaciation.  
Dans la nuit, en s'attirant, la terre et l'eau  
chanteront à mes pieds le chant du gel.

Maintenant se prend en glace le torrent  
qui, tout un été, enivré de sa propre force,  
dans un grondement tombait de la cascade.  
Au fond des vallées  
les blocs de glace, à croupetons,  
s'enivrent de leur propre force.  
Blizzard,  
fais un tourbillon  
dans mes veines.  
Des pieds à la tête  
traverse  
tout mon corps.  
Envahis-le  
Enivre-le.  
Sur la montagne des oiseaux  
rêvent aux heures de l'extase,  
les ailes repliées, à la cime d'un arbre desséché,  
et les fruits réduits à quelques graines sèches  
s'enivrent dans leurs écorces.

Les racines qui baisaient, tout au long de l'été,  
 les gouttes de pluie, s'enivrent de leurs dents  
 mordant le sol à côté du rocher glacé,  
 et le rocher frissonne d'aise,  
 ivre de son poids ridicule.

Regarde, le rocher s'enivre  
 de son lourd fardeau.

Mais les cieus sont des millions de cœurs  
 sacrifiés dans le vide.

Vers le vide où s'éteignirent ces millions de cœurs,  
 à la lueur des cierges des millions de mains

n'ont-elles pas gravi

les escaliers de l'arbre nu baignant déjà dans la lumière ?

À chaque marche céleste, et sacrifiant une à une  
 les flammes qui protégeaient des graines pures,  
 mes yeux n'ont-ils pas rêvé au temps de l'extase ?

Par le poids de la maturité éblouissante  
 mes heures ne sont-elles pas descendues

dans les profondeurs ?

Nuits, donnez maintenant l'ordre du départ.

plus près, plus près.

Envahissez, écrasez,

traversez

mes veines et mes os.

C'étaient les ténèbres des jours qui venaient vers moi  
 un moment sous forme de pluie et de neige.

Les ténèbres des jours qui venaient vers moi un

moment sous forme de vent.

Et à un autre moment les ténèbres des jours qui venaient  
 sous forme d'eau et de feu.

Le repos inutile, l'attente infinie dans ces ténèbres,  
 les nuits blanches qui épuisent,

tout n'est-il pas attiré par l'aimant de ma vie ?

Les ténèbres sont les parfums d'un arbre vivant,

---

embaumant la maison.

Comme mon âme a rêvé que ces parfums la baisent!

Comme j'ai rêvé d'un soleil de minuit éblouissant,  
mon âme me donnant alors sa propre bénédiction!

Le corps n'est que haillons qui flottent au vent,  
si une âme sur lui ne pèse pas légèrement.

2

Cime de la montagne, écoute  
les salves que nous tirons  
pour un défunt.

Le fils de la vaste plaine gît,  
là-bas, à l'horizon de la lande.

Sa bouche se ferme obstinément,  
dans la douleur son visage se crispe,  
mais le tatouage qu'a fait le feu  
ne perd pas encore sa chaleur.

Les mains fortes qui rassemblaient, aux coups  
de gong du soleil,  
les oiseaux aux plumes rigides, se joignent  
sur la poitrine comme pour faire une prière.  
Puis les deux poignets tiennent une grille de l'intérieur,  
et les deux jambes bien droites  
paraissent encore supporter la tempête.

C'était le fils de la tempête, la mère de la terre immense  
l'avait mis au monde et élevé dans le vent chargé  
de poussières,  
c'était le fils de l'été, il avait redressé même  
dans la tempête  
les gerbes de riz courbées et couchées sur la terre.  
C'était le fils de la terre immense,  
il pouvait se reposer même dans la tempête.

Il était l'ami des alouettes volant dans les airs,  
des sauterelles des champs,  
il était l'ami du vent de sable qui apprivoise  
avec un peigne de fer  
les herbes qui arrivent à la taille.

Il était l'adorateur  
qui avait voué les premiers raisins de la saison  
à l'Être qui se trouve au lieu le plus haut des heures,  
il était le prophète qui errait à jeun dans les  
collines rocailleuses  
de la terre immense, en distribuant aux pauvres  
les cinq poissons pêchés au bord de la rivière.

Resté seul  
il attendait, silencieux,  
le regard trempé d'azur,  
le jour où l'enlèverait cet Être  
qui est loin mais qu'il sent tout près.

Vienne le temps où il l'enlèvera.  
Vienne le temps où il l'enlèvera.  
Il arrivera ce temps atroce.  
Ce temps atroce arrivera.  
Vienne le temps où quelqu'un t'enlèvera, toi,  
au lieu de moi...

Tu es venu sur cette terre pour attester  
ton époque par ta mort.

Solennelle cime,  
reçois pour le défunt les salves  
que nous tirons en l'air.  
Ici le fils de la terre immense gît seul, brisé cruellement.  
Sans doute est-il l'un de nous.  
Fais comprendre à nous tous  
ce qu'il était,  
ce qu'étaient nos époques, nos passés aveugles.  
J'écoute. Fais parler de la clarté l'obscurité de la lumière,  
fais parler par les lèvres du marronnier mort,  
victime des haches.

---

Fais parler par le feu du fourneau  
qui a détruit les armes.

(Il est indéniable que ce sont les tiges de riz  
qui ont fait s'incliner les grandes pensées,  
mais devenues épouvantails  
elles ont quand même fini par laisser les oiseaux  
attirés prendre leurs grains.)

Fais dire  
pourquoi les clergés, les bonzes et les puissants,  
au lieu de paresser sur des coussins,  
s'assoient sur l'argent.

Pourquoi les cristaux ne brillent pas,  
qui croissent hermétiquement au plus profond  
de la montagne escarpée.

Pourquoi les moines zen deviennent fous,  
qui passent toute leur vie dans la grotte,  
sous la montagne  
recouverte de neige.

Par l'unité des bouches dispersées, fais parler  
des vers à soie flétris dans le refus des mondes,  
de la falaise gelée de l'esprit clairement éveillé,  
des Zarathoustra de l'époque,  
du volcan éteint qui crache sur moi des bourgeons forts.



3

Je dessinerai des bambous tout bleus  
 dans les cieux gelés,  
 où le cri de la corneille va diminuant, et son écho.  
 Bise, bise.

Serre-nous à nouveau dans un corps.  
 Secoue encore une fois les racines  
 qui vont dans la terre profonde.  
 Et serre-nous encore dans une racine.  
 Ne laisse pas partir le troubadour,  
 lui qui, resté seul sur cette terre,  
 chante avec une épée dans la bouche.  
 Vient le temps du hara-kiri.  
 Vient le temps du hara-kiri  
 où, après l'enterrement de la pelle et du marteau  
 et du mât  
 dans les profondeurs de la terre,  
 on se confirme soi-même en déglutissant devant la bise  
 la pointe du poignard que la bouche tenait.

Vous qui marchez sur la glace pieds nus,  
 qui la cassez vous-même  
 de vos propres pieds,  
 qui dessinez les bambous, qui dessinez les bambous  
 dans les cieux gelés  
 au moment où se déchirent entièrement  
 des milliers de feuilles venant d'une racine,  
 quand l'azur glacial s'empare des branches  
 nues de l'arbre,

vous qui vous confirmez vous-même,  
 vous qui confirmez,  
 voyez venir le temps du hara-kiri.

4

Laurier, ta souche s'enfonce profondément  
dans mon enfance,  
ta souche est l'endroit  
où l'homme épuisé a médité une première fois.  
Ta racine, en route vers le point le plus bas  
et le plus obscur de la terre, ne finit pas son trajet.  
Comme tu erres pour trouver les origines infinies !  
Quel effort dans ta racine ! Quelle ombre épaisse !  
Ta souche fait un lieu de repos  
pour celui qui revient, épuisé, de la méditation.  
Le feuillage devient le puits de celui qui a soif.

Tes tiges montaient, tes branches touffues,  
et mon chemin avait commencé.  
Il y eut un temps où  
il courait et montait vers le ciel  
et couvrait la surface de la terre.  
Mon rêve avait tenu son vol splendide  
pendant que parmi les petites feuilles, des milliers  
de trompettes avaient tourné  
ensemble leurs têtes vers le ciel  
et fait voler les colombes innombrables.  
Il y eut un temps où  
je méditais à ma fenêtre, j'avais apporté les vagues  
ondulantes de la brise  
et j'aspergeais la fenêtre de rythmes légers  
avec les baguettes du vent.

Ô laurier ! ton branchage est un livre  
sublime déployé dans le ciel,  
et chacune de ses pages, l'endroit exact où le soleil  
cache l'œuf d'or,  
le lieu secret où, la nuit, les étoiles  
cachent les rosées qu'elles ont rassemblées.  
Et le champ de fleurs autour de ta souche est l'endroit

---

où un ange descendu du ciel, la baguette  
d'un chef d'orchestre à la main,  
avait fait de la musique avec l'oiseau, la lune,  
l'étoile et le lézard.

Ô laurier, harpe,  
tu te courbes du ciel vers la terre!  
Plus je touche ton corps pour jouer  
plus tu deviens musique claire qui s'apaise.  
Plus tu montes dans les octaves  
plus tu deviens le ciel clair et serein.  
Ta feuille a fait un puits, petit comme le creux  
d'une paume,  
et après avoir reçu tranquillement les étoiles célestes  
elle les reverse sur la terre.

Si mon âme avait pu boire ce verre  
elle aurait connu l'étreinte de l'âme la plus haute,  
telle une harpe aux aisselles ailées.

Laurier!

Moi j'ai reçu de toi deux jambes errantes et  
j'ai vagabondé.

Maintenant, vais-je trouver le repos?

Point d'interrogation planté jadis comme une  
borne terrestre!

Laurier!

Dignité des dieux qui se tiennent droit!

*Vous, demain*

Un glaçon dans la main je descends le chemin  
par où je suis monté.  
Abandonnant leurs souliers les nuées sautent  
dans le précipice profond.  
Les tombeaux seront oubliés au ravin plus  
profond encore,  
plus froid encore, puis dans l'avenir seront repris.  
Vous les vivants, vous aussi vous serez oubliés.  
Les gens trouvent le long repos, qui sont allés  
depuis le bas jusqu'à la cime.  
C'est le chemin du pays natal que chacun  
monte et descend une fois  
pour remplir de sérénité ses ultimes années,  
chacun mouillant légèrement son dos de la  
rosée du ciel —  
ce ciel qui sera contemplé au dernier jour.  
Vivants, vous aussi vous serez abandonnés  
par ce monde qui vous a fait si longtemps  
chercher en vain et vagabonder.  
Nous aussi, nous serons enfin abandonnés par ce monde  
qui nous a tant fait aimer et dépenser.  
Erreur de la vie qui tournait en bénéfice  
la perte de l'avenir proche.  
Il est nécessaire de consoler le pied mal posé.  
Où ce pied recommencera-t-il ?  
J'ai besoin d'être oublié.  
Être oublié n'est pas la douleur  
mais plutôt le repos.  
Peu m'importe si demain vous m'appellez, moi,  
homme d'aujourd'hui,  
homme qui suis mort.  
Car moi, nous, sommes dans chaque cœur réellement  
des morts

qui font semblant d'être vivants.  
Toutes les chansons  
devront être oubliées  
pour rester dans la mémoire.  
Et toutes les morts  
enterrées dans ce ravin froid,  
pour qu'elles se gravent dans la mémoire.  
Maintenant celui qu'on oublie a besoin de repos.  
Allez, le vent de demain est la mort de demain.  
Mort, celui qui se repose, le jour de repos!  
Fils du vent fort!  
Où le pied recommencera-t-il?  
Vous, les vivants, demain!

*Traduit du coréen par Daekyun Han et Gilles Cyr*